

METROPOLITAN FILMEXPORT et ONE TWO FILMS
Présentent

En association avec MISSEL MEDIA
Une production ONE TWO FILMS

Un film écrit et réalisé par **Ido Fluk**

AU RYTHME DE VERA

Mala Emde
John Magaro
Michael Chernus

Durée : 1h57

Sortie nationale : 25 juin 2025

Vous pouvez télécharger l'affiche et des photos du film sur :
metrofilms.com

Distribution :
METROPOLITAN FILMEXPORT
29, rue Galilée - 75116 Paris
Tél. 01 56 59 23 25
info@metropolitan-films.com

Relations presse :
DARK STAR
Jean-François Gaye
Tél. 01 42 24 15 20
jfq@darkstarpresse.fr

L'HISTOIRE

En 1975, Vera Brandes, une jeune femme ambitieuse de 18 ans, va défier les conventions, s'opposer à ses parents et prendre tous les risques pour réaliser son rêve : organiser un concert de Keith Jarrett à l'Opéra de Cologne. Son audace et sa détermination vont donner naissance à un des enregistrements mythiques du XXe siècle : The Köln Concert.

LES DÉBUTS

Cinquante ans se sont écoulés depuis ce concert légendaire du 24 janvier 1975 à l'Opéra de Cologne. Keith Jarrett y a improvisé seul sur un piano à queue, un Bösendorfer quart de queue défectueux, comme on l'a appris plus tard, au lieu du Bösendorfer Imperial 290 qu'il exigeait habituellement. Les enregistrements de cette soirée ont été édités par ECM sous le titre THE KÖLN CONCERT et sont devenus un véritable phénomène commercial. Avec plus de quatre millions d'exemplaires vendus, ce double album à la pochette blanche emblématique reste l'album de jazz et l'enregistrement de piano solo le plus vendu de l'histoire. Ce succès est d'autant plus étonnant lorsque l'on sait que Keith Jarrett s'est lui-même détourné de cet enregistrement, le jugeant inférieur. Avis d'ailleurs partagé chez ECM Records, le label de jazz contemporain fondé en 1969 à Gräfelfing par Manfred Eicher, Manfred Scheffner et Karl Egger.

Pourtant ce concert, devenu légende, a bien failli ne jamais avoir lieu. S'il s'est tenu, c'est en grande partie grâce à la force de persuasion de Vera Brandes, alors âgée de 18 ans, qui en était la promotrice. C'est elle qui convainc Keith Jarrett de s'asseoir à un piano quart de queue dont les défauts allaient l'obliger à repenser entièrement son improvisation. Vera Brandes était déjà bien connue à Cologne : née en 1956, elle a 16 ans lorsqu'elle organise sa première tournée pour le jazzman britannique Ronnie Scott. En 1974, elle lance la série « New Jazz in Cologne », où se produisent notamment Oregon, Lookout Farm de Dave Liebman, le groupe Pork Pie composé de Charlie Mariano et Jasper van't Hof, ainsi que le quartet de Gary Burton. Elle parvient ensuite à faire venir Keith Jarrett. Ce parcours hors du commun attire l'attention d'Ido Fluk, cinéaste new-yorkais et passionné de musique, qui contacte son mentor et partenaire de production Oren Moverman : « On pourrait en faire un film incroyable ! ».

« Pour nous, l'aventure a commencé en avril 2019, avec un e-mail d'Oren Moverman », se souvient Sol Bondy, fondateur et associé (aux côtés de Fred Burle) de la dynamique maison de production berlinoise One Two Films, réputée pour des œuvres comme THE HAPPIEST DAY IN THE LIFE OF OLLI MÄKI (2016) de Juho Kuosmanen, LE PASSÉ RECOMPOSÉ (2018) de Jennifer Fox, ou encore LES NUITS DE MASHHAD (2022) d'Ali Abbasi, récompensé à Cannes. C'est justement grâce au film LE PASSÉ RECOMPOSÉ qu'un lien s'était créé avec le réalisateur américain. « L'e-mail était bref, comme souvent chez les Américains : "J'ai un ami qui veut tourner un film en Allemagne." » Pour Oren Moverman, One Two Films était la société idéale pour porter ce projet. « Quand quelqu'un comme Oren vous écrit ça, vous ne laissez pas filer l'occasion », souligne Sol Bondy. C'est ainsi qu'ils ont fait la connaissance d'Ido Fluk, cinéaste israélien installé depuis de nombreuses années à New York. Oren Moverman avait produit son deuxième long métrage, THE TICKET (2017). À l'époque, Ido Fluk avait rédigé une brève présentation de deux pages, qui esquissait déjà le troisième acte de ce qui deviendrait AU RYTHME DE VERA. « Après avoir travaillé sur plusieurs productions internationales, nous cherchions justement un projet allemand qui nous corresponde, mais rien ne s'était encore présenté », confie Sol Bondy.

« Et puis ce projet est arrivé. Un récit à l'identité résolument allemande, une histoire profondément ancrée dans le pays, mais portée par une ambitieuse coproduction internationale, dont nous serions le chef de file. C'était une véritable décharge d'adrénaline. Nous avons tout de suite compris que nous étions face à une occasion unique. » Le nom de Keith Jarrett seul suffit à capter l'attention du monde entier, mais l'histoire elle-même semblait suffisamment forte pour permettre un financement et une réalisation exclusivement allemands. « C'était une évidence : nous devons faire ce film », affirme Sol Bondy. Son collègue Fred Burle renchérit : « Tous les ingrédients étaient là : une histoire exceptionnelle, un film traversé par la musique, et une héroïne remarquable, incroyablement en avance sur son temps. Dès le début, Ido voulait raconter l'histoire du Köln Concert à travers Vera Brandes, la promotrice de 18 ans au cœur de l'événement, et non à travers Keith Jarrett, la légende du jazz.

CONTACTS

À ce moment-là, le film n'était encore qu'une idée : il n'y avait ni scénario, ni accord, ni contact avec Vera Brandes, ni avec Keith Jarrett. « C'est très américain, quelque part », remarque Sol Bondy. Leur première initiative a été de prendre contact avec l'équipe de Keith Jarrett. « La réponse ne s'est pas fait attendre. Polie, mais catégorique : "Désolé, mais non, ça ne se fera pas," rapporte Sol Bondy. « C'est à ce moment-là que beaucoup auraient jeté l'éponge. Mais nous étions tellement convaincus par l'idée, enthousiasmés par son originalité, que nous avons fait le choix de continuer : écrivons le scénario, et on réessaiera plus tard. AU RYTHME DE VERA est un film qui rend hommage à Keith Jarrett, à son génie, à sa musique. »

Pendant ce temps, Sol Bondy a réussi à retrouver Vera Brandes sur Internet. Il l'appelle pour lui présenter le projet de film, un film dont elle serait le personnage principal, à condition qu'elle donne son accord. « Il y a eu un long silence... sûrement plus court en réalité qu'il ne m'a semblé. Je savais que tout reposait sur sa réponse » se souvient Sol Bondy. « Puis, après cette longue apnée, elle a poussé un profond soupir avant de s'exclamer : "Enfin !" »

Il poursuit : « J'ai tout de suite ressenti l'intensité de ce moment pour elle. Elle s'est immédiatement livrée et ne s'est finalement jamais arrêtée depuis. Elle est devenue notre pilier, notre alliée indéfectible, tout comme elle avait dû l'être à l'époque, lorsqu'elle organisait seule des concerts de jazz à Cologne. » Très vite, Vera Brandes entre en contact direct avec Ido Fluk. Ils échangent par Skype pendant huit heures au total, au cours desquelles elle dévoile chaque détail de ce qui se passait au début des années 70. Ces entretiens ont servi de base pour le scénario du réalisateur new-yorkais. « C'est pourquoi, dès l'ouverture du film, on lit : « KÖLN 75 – raconté par Vera Brandes en personne. » C'est son histoire, sa vision — sans équivoque », conclut Fred Burle.

La première ébauche du scénario, qu'Ido Fluk boucle en septembre 2020 en pleine pandémie était déjà « fantastique », d'après Sol Bondy. Fred Burle confirme : « Soixante-dix pour cent de ce que vous voyez aujourd'hui dans le film figurait déjà dans ce premier jet. Dès le départ, le scénario était remarquable. Ido voulait que la narration respire le jazz, en reflète l'essence, avec une impression de liberté, comme

si elle avait été improvisée. » À juste titre, la page de couverture du script indiquait : « KÖLN 75 – improvisé en mots d’Ido Fluk. » « On a adoré l’esprit qui s’en dégageait », confie Sol Burle. « On a tout de suite compris que produire ce film allait être un vrai défi. Il passe sans transition de la fiction au quasi-documentaire, brise le quatrième mur, joue avec les techniques et les procédés de narration, traverse différentes temporalités, embrasse le chaos – et puis, en son cœur, il bifurque radicalement, change de décor et introduit un nouveau protagoniste. C’était tellement dense. On a été complètement séduits. »

De son côté, One Two Films s’est engagée dans la production du film LES NUITS DE MASHHAD d’Ali Abbasi, dont elle assume le rôle de producteur principal, tout en se préparant à un tournage particulièrement complexe. C’est à ce moment-là qu’ECM Records annonce officiellement son refus de s’associer au projet. « Curieusement, cela ne nous a pas découragés », affirme Sol Bondy. « Au contraire, cela nous a même confortés dans notre choix de mettre Vera Brandes au cœur du film. Keith Jarrett est une figure majeure, mais la véritable héroïne, c’est Vera — ce qu’elle a vécu au début des années 1970, jusqu’à l’apogée que représente The Köln Concert. C’est elle, dès le départ, qui nous a donné envie de faire ce film. »

LIEUX ET PERSONNAGES

Le projet se précise. La prochaine étape consiste à réunir les financements — un défi de taille dans un contexte déjà tendu pour les productions. Cette recherche s’accompagne de la quête d’un lieu de tournage pouvant représenter l’opéra de Cologne, où doivent se dérouler des scènes majeures. « Ce lieu était déterminant », explique Sol Bondy. « Une fois le lieu de tournage trouvé pour ces scènes, nous pourrions établir le budget définitif et envisager une structure de financement complémentaire aux sources habituelles. » Les producteurs comprennent rapidement qu’il est impossible de tourner dans le véritable opéra de Cologne. « Il est en travaux depuis des années et le restera encore longtemps », explique Fred Burle. « On nous a tout simplement interdit d’y tourner. »

Ce n’était pas tant les scènes elles-mêmes qui posaient problème – la plupart des opéras historiques sont des édifices classés et n’ont guère changé en cinquante ans – mais les coulisses. « Chaque porte, chaque fenêtre, chaque câble... rien ne ressemblait aux années 1970 », se souvient Sol Bondy. « Et pour Ido, il était impératif de pouvoir faire évoluer la caméra sans contrainte dans tout l’espace de l’opéra – des coulisses à la scène, et inversement. L’unité de temps et de lieu était pensée pour accentuer la tension à mesure que le concert approchait. » L’équipe explore d’innombrables options, envisage même de construire un décor aux studios de Babelsberg. « Au bout d’un moment, nous avons épuisé toutes les pistes en Allemagne », explique Sol Bondy, fataliste. « Nous avons multiplié les repérages avec Ido Fluk, mais sans succès. Alors, on a décidé d’étendre nos recherches à l’étranger. »

La production finit par s’installer en Pologne, faisant de AU RYTHME DE VERA une coproduction internationale – d’abord avec la Pologne puis avec la Belgique, qui

rejoint le projet en tant que troisième partenaire. Presque tous les acteurs et les techniciens approchés s'engagent dans le projet presque aussitôt.

La seule difficulté a concerné le casting des rôles jeunes. Nous avons décidé de faire passer des essais, afin de tester différentes dynamiques et garantir une vraie alchimie – surtout pour notre rôle principal, puisque Vera Brandes allait interagir essentiellement avec d'autres jeunes à l'écran. »

Aux États-Unis, Ido Fluk parvient à convaincre deux grands noms pour incarner des rôles clés : John Magaro, fraîchement porté par le succès de PAST LIVES – NOS VIES D'AVANT (2023) et salué pour son interprétation dans 5 SEPTEMBRE (2024) de Tim Fehlbaum, accepte d'interpréter Keith Jarrett. Michael Chernus, que le public connaît pour son rôle dans SEVERANCE (Apple TV, 2022–2025), incarne Michael Watts, un journaliste de jazz fictif qui fait office de narrateur omniscient. En Allemagne, la distribution rassemble Ulrich Tukur et Jördis Triebel dans les rôles des parents de Vera Brandes, Alexander Scheer dans celui de Manfred Eicher (fondateur d'ECM Records), ainsi que Susanne Wolff et Marie-Lou Sellem dans les rôles plus âgés de Vera et de sa meilleure amie Isa. Mais le choix le plus crucial reste celui de l'actrice chargée d'incarner Vera Brandes. « Il nous fallait une jeune femme intrépide, capable de porter le film », se souvient Ido Fluk. « Je connaissais mal la jeune scène allemande, alors je me suis mis à regarder tout ce que Sol et Fred me recommandaient. J'ai découvert Mala Emde dans 303. Sa présence à l'écran était désarmante, authentique et puissante. Puis j'ai vu ET DEMAIN, LE MONDE ENTIER. C'est elle qui portait tout le film. C'était bluffant. Nous avons fait plusieurs tours de casting, et à chaque fois, elle a su convaincre tout le monde. Quand Mala entre dans une pièce, l'atmosphère change. On ressent instantanément qu'on est en présence d'une star. Je ne lui ai pas donné le rôle – elle l'a pris. » Mala Emde a également joué un rôle essentiel lors des étapes suivantes du casting, en contribuant activement au choix des jeunes acteurs grâce à sa complicité naturelle avec eux. La distribution réunit finalement Shirin Lilly Eissa dans le rôle d'Isa, la meilleure amie de Vera, Leo Meier dans celui de son frère Fritz, Enno Trebs dans le rôle de son petit ami Jan, et Leon Blohm dans celui d'Oliver, qui vit une histoire d'amour avec Isa.

LE TOURNAGE

Le tournage se déroule en grande partie à Cologne et ses alentours « Ce fut un nouveau défi de taille », raconte Fred Burle. « Il n'y a plus beaucoup de lieux dans la ville où l'on peut encore filmer des scènes d'époque. Et pour ceux qui restent, obtenir des autorisations de tournage relève presque de l'impossible. » La production va jusqu'à solliciter la maire de Cologne, qui soutient le projet autant que possible. Les scènes d'autoroute, censées représenter le voyage depuis la Suisse jusqu'à Cologne, sont quant à elles tournées en Bavière.

Les scènes d'opéra ont finalement été tournées à Łódź, en Pologne, dans un théâtre historique qui avait accueilli le festival Camerimage par le passé. « Nous avons convenu de pouvoir répéter deux semaines sur place, et d'enchaîner avec deux semaines de tournage », explique Sol Burle. « Malheureusement, rien ne s'est passé comme prévu, et nous nous sommes retrouvés dans une situation qui faisait

étrangement écho à l'histoire du film : nous avons dû improviser en permanence. »
Chaque jour, il fallait réévaluer les possibilités : tourner sur la scène, dans les escaliers, ou dans les coulisses. « C'était un casse-tête permanent ; chaque jour, nous avons dû établir un nouveau plan de tournage. C'était éprouvant, mais aussi profondément inspirant, car ces contraintes ont forgé entre nous une véritable cohésion d'équipe. »

NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

Pourquoi Vera Brandes ? Pourquoi le concert de Cologne ? Pourquoi un film avec et sur la musique ?

Ido Fluk : J'ai toujours été passionné de musique. Pour moi, elle fait corps avec la création d'un film. J'ai joué dans des groupes à New York – punk, indie, lo-fi, ce genre de choses. La musique m'accompagne depuis toujours. D'une certaine manière, ce film est ma contre-réaction à une série de films musicaux sortis ces dernières années. Ils m'ont tous semblé très similaires, racontant plus ou moins la même histoire. En découvrant l'histoire de Vera Brandes et celle du concert de Cologne dans un article de magazine, j'y ai vu l'occasion de raconter la musique autrement. Je me souviens avoir immédiatement pensé que cela ferait un excellent film. J'ai donc contacté Oren Moverman, ici à New York – un ami, un collaborateur et un mentor – pour lui proposer de produire le projet. C'est lui qui m'a présenté Sol Bondi et Fred Burle de One Two Films, à Berlin.

Par quoi avez-vous commencé ?

Ido Fluk : Nous avons commencé par chercher Vera Brandes. Nous l'avons trouvée sur une plage en Grèce. Ses premiers mots ont été les suivants : « Mais où étiez-vous pendant tout ce temps ? » Elle attendait depuis des années que quelqu'un raconte son histoire. Dès nos premiers échanges, il est vite devenu évident que son parcours ferait un film formidable. Je tenais à lui rendre justice, à mettre en lumière le rôle crucial qu'elle a joué dans ce concert historique. C'est quelque chose d'important à mes yeux. Lorsqu'on évoque le concert du 24 janvier 1975 à l'Opéra de Cologne, son nom est trop souvent oublié. On a l'impression qu'elle a été effacée de l'histoire. Nous avons donc fait de cette injustice notre point de départ : corriger l'histoire. Car sans Vera Brandes, ce concert n'aurait jamais vu le jour.

C'est donc cela, l'autre approche du film musical dont vous parliez au début.

Ido Fluk : La plupart des films musicaux se concentrent sur les artistes. Mais à mes yeux, les histoires les plus palpitantes sont souvent celles des gens de l'ombre. C'est pareil au cinéma : on parle beaucoup des réalisateurs, mais presque jamais des producteurs. AU RYTHME DE VERA, c'est un film sur une productrice. Sur celle qui, dans l'ombre, pilote et gère les crises. Car si elle ne le fait pas, la magie n'opère pas. C'est précisément ce qui m'a attiré. Je voulais raconter l'histoire de cette femme, et à travers elle, parler de la création artistique, de ce qu'elle signifie. Au cœur de ce récit se trouve une vérité valable pour toutes les œuvres d'art de l'histoire de l'humanité : ce sont les obstacles, les blocages, les contraintes, qui façonnent l'œuvre. Et l'artiste doit les affronter pour créer quelque chose de bon. Je me suis souvent posé cette question, et je pense que c'est aussi celle que le spectateur doit se poser : est-ce

que le concert de Cologne aurait sonné de la même manière s'il n'y avait pas eu ce piano injouable sur scène ? Ce que nous entendons est le produit des conditions de création. Les artistes doivent sans cesse faire face à des difficultés. Il faut apprendre à les accepter. Ce sont nos capacités à les résoudre qui nous permettent de créer quelque chose de meilleur, de nouveau. Keith Jarrett a joué ce soir-là comme aucun autre soir de sa vie, parce qu'il a joué contre le piano. Il a dû se limiter au registre medium, car les aigus et les graves étaient défectueux. Ce qu'il a joué a trouvé un écho chez un très grand nombre de gens. J'y ai moi-même reconnu mes propres expériences de cinéaste. En tant que réalisateur, on affronte ce genre de problèmes tous les jours : pas assez de temps, pas assez d'argent, pas le bon matériel, des retards ou encore des imprévus. Il faut inventer des solutions. C'est ça, le cinéma. C'est là que naît la magie. C'est ça, le métier. Et tout cela se retrouve dans l'histoire de Vera Brandes et du concert de Cologne. Une histoire parfaite de création artistique.

Et sans avoir le droit d'utiliser la musique dont parle le film. Vous le saviez dès le début ?

Ido Fluk : J'avais entendu plusieurs anecdotes sur Keith Jarrett. Et même dans le film, on sent bien qu'il n'est pas la personne la plus facile à vivre. Cela dit, nous avons contacté son entourage dès les premières étapes du processus. Ils nous ont tout de suite fait savoir qu'ils ne souhaitaient en aucun cas être associés au film. Keith n'aime pas ce concert. Il estime avoir donné de bien meilleurs concerts. Et pour ce que ça vaut, je suis plutôt de son avis. Mais je pense, et c'est là où nos avis divergent, qu'il y a une raison pour laquelle ce concert-là, précisément, a transcendé la culture populaire. Je pense également que l'histoire de Vera Brandes mérite d'être racontée. Elle a été une figure essentielle de la scène musicale de l'époque. C'est Vera Brandes qui a organisé le concert, qui a convaincu Keith Jarrett de monter sur scène. Elle n'a pas touché un centime. Personne ne l'a remerciée.

Et vous avez dû créer un film sur le concert de Cologne sans pouvoir en utiliser la musique.

Ido Fluk : C'était un défi excitant. Et stimulant. Ce que je disais à propos des obstacles, des résistances, des blocages : ils améliorent l'art, parce qu'ils vous obligent à trouver des solutions créatives. J'avoue avoir eu un petit moment de panique. Comment faire ? Mais très vite, je me suis dit : de toute façon, cette musique ne pourrait jamais vraiment fonctionner dans un film. Ce n'est pas comme utiliser un morceau pop. Au mieux, on pourrait en passer un court extrait. Mais cela ne transmettrait rien. C'est une œuvre qui n'a de sens que dans son ensemble. Le concert de Cologne n'est pas une chanson pop. C'est une œuvre de jazz longue, ambitieuse, exigeante, qu'il faut écouter dans son intégralité, dans le calme. Je pense même que Keith Jarrett approuverait. Le film fonctionne autrement : on le regarde, et il donne envie de rentrer à la maison, de mettre le disque et d'écouter le concert. Indépendamment du film. Parce que AU RYTHME DE VERA n'est pas à propos du concert lui-même. Il est à propos de Vera Brandes.

Quelle importance accordiez-vous au fait de rendre hommage à l'époque, à la musique de ce temps-là, pour que l'histoire prenne corps ?

Ido Fluk : Si on s'intéresse à l'histoire de la musique des années 70, on constate que l'Allemagne joue un rôle central. Il y a bien sûr les Berlin Jazz Days, l'une des plus grandes scènes internationales de jazz, où tous les plus grands sont venus jouer. Et dans le même temps, la musique électronique naît à Düsseldorf, avec Kraftwerk. Si l'on parle de protopunk et de krautrock, il y a CAN et Neu!, deux groupes qu'on retrouve dans notre film. David Bowie, Iggy Pop, Lou Reed ont vécu à Berlin, et y ont trouvé l'inspiration. Tout cela, je le savais. Mais il y a aussi l'autre visage des années 1970 : celui de la résistance, des révoltes étudiantes, de la RAF (*Fraction armée rouge*), du terrorisme, de la fin des utopies des années 1960. J'ai lu une quantité impressionnante de livres à ce sujet. Mais, en toute honnêteté, la meilleure source a été Vera Brandes. Elle était notre référence, sa parole fait loi. Elle a été incroyablement généreuse, très ouverte. Elle m'a raconté ce que cela faisait de vivre à Cologne à cette époque, ce que signifiait être jeune à ce moment si particulier, ses rapports avec ses parents, et notamment la relation difficile avec son père. Ce n'est qu'après de longues heures que nous avons parlé de l'histoire de Keith. Mais tout ce qu'elle m'avait confié avant cela était tout aussi important pour le film. C'était une porte ouverte sur le passé. Aucun livre, aussi précis soit-il, ne peut offrir une telle richesse. Le film, c'est la réalité subjective de Vera Brandes. Il existe des milliers d'histoires à raconter. Celle-ci, c'est celle de sa Cologne à elle. En ce qui concerne les recherches historiques, nous avons eu la chance de travailler avec un excellent superviseur musical, Martin Hossbach, qui nous a fait découvrir de nombreuses musiques de l'époque, comme Floh de Cologne. De son côté, notre responsable des archives, Christin Köppen, s'est plongée dans des enregistrements d'époque, des documents, des images, et pointait des éléments nouveaux, en phase avec l'époque, avec le récit, avec Vera. Peu à peu, nous avons reconstitué un monde, un monde qui devait sembler réel, mais surtout cohérent et sincère. Pour moi, il s'agissait de tirer l'essentiel de mes huit heures d'entretien avec Vera Brandes. Elle m'a évidemment raconté bien plus de choses. Je ne l'ai jamais entendue poser de limites. Mon travail, c'était de condenser tout cela en un film.

Comment vous y êtes-vous pris ?

Ido Fluk : Je ne voulais pas faire un film sur le jazz. Je voulais faire un film qui incarne le jazz. Je pensais souvent à cette phrase de Coltrane : « Si tu veux exprimer quelque chose, commence par le milieu et pars dans les deux directions en même temps. » Mon travail a été de trier et d'organiser tous les récits de Vera Brandes. C'était pendant la période du Covid, un moment très introspectif, confiné dans mon appartement. Je passais de la musique et j'écrivais, sans but, sans structure définie, sans plan établi. C'était un processus totalement libre, comme de l'improvisation. Sur la page de couverture de la première version du scénario que j'ai envoyée à Sol et Fred, j'avais écrit : « KÖLN 75. Improvisé en mots par Ido Fluk ». Pas « écrit ». Je voulais que le scénario incarne ce que je voulais montrer et dire. Qu'il soit aussi rythmé que ce que je cherchais à transmettre. Pour beaucoup, le jazz demande un effort intellectuel, alors que c'est une forme d'expression qui respire, qui vit. C'est

sans doute pourquoi il connaît un regain d'intérêt aujourd'hui. Écoutez des artistes comme Nala Sinephro ou Jaimie Branch. Même Pharoah Sanders a enregistré un album avec Floating Points. Je ne vois pas le jazz comme une forme artistique du passé qui se meurt. Il vit, il respire, il se réinvente. Et peut-être que mon film peut contribuer à ce renouveau.

Le rôle du journaliste musical Michael Watts, interprété par Michael Chernus, est un rôle important pour votre film. Un personnage fictif, une sorte de narrateur omniscient.

Ido Fluk : C'est un personnage composite, inspiré de plusieurs journalistes musicaux bien réels. En menant mes recherches sur le concert, sur Keith Jarrett, sur sa musique et sur la manière dont on parlait de musique à l'époque, je tombais toujours sur les mêmes noms. J'ai fini par me faire une image mentale de ce qu'ils pouvaient être, de ce à quoi ils pouvaient ressembler. Et j'aimais l'idée qu'un personnage incarne, en quelque sorte, mon propre regard. Un narrateur présent dans le film, qui ne joue pas un rôle décisif, et surtout qui ne se prend pas au sérieux. Je l'ai vu comme un instrument permettant d'apporter un peu de légèreté. Un journaliste de jazz français, François Postif, a été l'un des premiers à interviewer Keith Jarrett. C'est en lisant des voix comme la sienne que l'idée de ce personnage s'est imposée. Il nous parle certes du jazz, mais il est aussi notre ticket d'entrée. C'est à travers lui qu'on embarque dans la voiture avec Keith Jarrett et Manfred Eicher, direction Cologne.

Connaissez-vous les acteurs ?

Ido Fluk : J'ai fait mes devoirs et j'ai pris le temps d'étudier le parcours de tous les acteurs envisagés. Mais je savais exactement ce que je cherchais. Pour les jeunes rôles, on a cherché très longtemps. J'ai sans doute rendu fou mon directeur de casting, Emrah Ertem. On a fait des millions d'essais. Et puis il y avait quelques grands noms, connus à l'international, parce qu'ils sont tout simplement exceptionnels. En fait, la question était de savoir s'ils me feraient suffisamment confiance, à moi qui venais d'ailleurs, pour que je les dirige ? Heureusement, ils l'ont fait. Je connaissais déjà John (Magaro) et Michael (Chernus). Ils étaient tous deux mes premiers choix. John s'abandonne entièrement dans ses rôles. Il ne triche pas. Il a ce don de révéler le meilleur chez ses partenaires. Il était parfait pour le rôle de Keith. Il prend la préparation très au sérieux. Et c'est ce qui lui a permis d'interpréter Keith Jarrett. Il savait déjà jouer du piano, mais il a appris à bouger comme lui, au point qu'on ne distinguait plus l'acteur du musicien. C'est un exercice risqué, car Keith utilise énormément son corps quand il joue. On peut vite tomber dans l'exagération. Mais John est toujours resté juste. Quant à Michael, je suis un grand admirateur depuis son rôle, même modeste, dans THE DINNER d'Oren Moverman (2017). Depuis, il excelle dans tout : que ce soit dans SPIDER-MAN: HOMECOMING (2017) ou dans la série « Severance » (2022). J'adore le regarder jouer, je le trouve incroyablement charismatique. Il crève l'écran.

Et il faut bien entendu parler de Mala Emde dans le rôle de Vera... Sans elle, il n'y aurait pas de film...

Ido Fluk : Nous avons commencé le casting par son personnage. Nous avons étudié d'innombrables candidatures. Mais pour être honnête, j'ai très vite senti que c'était la bonne. Elle dégage une énergie extraordinaire, une intensité qui irradie. Pendant le casting, je n'arrêtais pas de dire : « Je ne cherche pas une actrice, je cherche une partenaire. » Quelqu'un qui fasse ce film avec moi, et non pour moi. Nous avons longuement échangé, et Mala était cette partenaire idéale. Elle voyait le même film que moi. Quand elle entre dans une pièce, on le sent immédiatement. C'est une lionne. Pas besoin de surjouer. Notre collaboration a été superbe. Nous avons travaillé ensemble sur les scènes, sur le scénario, et elle a toujours été présente. Je lui ai dit : « Ce n'est pas mon film, c'est le tien. Tu es Vera. C'est toi qui tiens les rênes. »

Le film est-il différent de ce que vous aviez imaginé au départ ?

Ido Fluk : Oui. Et non. Le film conserve l'essence de l'idée de départ. Mais les détails, les subtilités ont évolué. J'ai écouté les idées des acteurs, je leur ai laissé une part d'improvisation, autant que possible dans un film d'époque. Cette entreprise m'a pris des années. Forcément, c'est quelque chose qui évolue, qui se transforme, qui progresse, puis recule, puis évolue à nouveau dans une autre direction. Il faut accepter cette liberté. Toi aussi tu changes, en tant qu'individu, au fil du processus. La personne qui monte le film n'est plus tout à fait celle qui a écrit le scénario. J'ai eu énormément de chance de collaborer avec Anja Siemens au montage — c'est elle la batteuse du groupe, celle qui nous donne le bon tempo. L'essentiel, c'est de ne jamais perdre le lien émotionnel avec les rushes. Tant que ce lien est là, on avance dans la bonne direction. Et c'est aussi ce que raconte cette histoire. On se demande parfois ce qu'aurait été ce concert si le grand piano droit avait été disponible. C'est exactement pareil pour un film. Pour toute œuvre d'art, en réalité. Ce sont les évolutions, les modifications, les problèmes, les erreurs, les défauts, qui en font la richesse. C'est le film que je voulais faire, que je devais faire. Et pourtant, il est entièrement différent de ce que j'avais imaginé.

DEVANT LA CAMÉRA

Mala Emde (Vera Brandes)

MALA EMDE, née en 1996, se tient pour la première fois devant la caméra alors qu'elle est encore à l'école. Elle décroche son premier rôle principal en 2010 dans la série « Krimi.de », diffusée sur KiKa. Elle se fait connaître du grand public en 2014 grâce au docudrame « Ma fille Anne Frank » de Raymond Ley, pour lequel elle reçoit le Prix du Jeune Talent du Bayerischer Filmpreis. La même année, elle fait ses premiers pas au cinéma dans LA VIE N'EST PAS UN JEU (2016) de Florian Schnell.

Mala Emde se distingue ensuite dans 303 (2015), réalisé par Hans Weingartner, un film tourné en temps réel qui rencontre un grand succès. Peu après, elle partage l'affiche avec Martina Gedeck et Matthias Brandt dans le thriller NOUS AVONS TUÉ STELLA (2017). En 2019, elle apparaît dans la série « Charité » et dans le téléfilm « Brecht ». Diplômée depuis l'été 2020 de la célèbre Académie Ernst Busch de Berlin, elle a également suivi un semestre à la London Academy of Music and Dramatic Arts dans le cadre de son cursus.

Mala Emde fait ses débuts à l'international dans la série policière « Shadowplay » (2020) en coproduction avec ZDF. Elle tient le rôle principal dans ET DEMAIN, LE MONDE ENTIER de Julia von Heinz, en Compétition officielle à la 77e Mostra de Venise, où elle reçoit le prix Bisato d'Oro de la meilleure actrice, remis par les critiques de cinéma indépendants.

De 2021 à 2023, Mala Emde est membre de la troupe permanente du Theater Basel. Elle incarne également le rôle principal dans deux saisons de la série « Oh Hell » (2022, 2024), lauréate du Prix de la télévision allemande. Au cinéma, elle apparaît notamment dans MA PEAU CONTRE TA PEAU (2022) d'Alex Schaad.

John Magaro (Keith Jarrett)

John Magaro est un acteur accompli au cinéma, à la télévision et sur les planches. Il a récemment tenu le rôle principal dans 5 SEPTEMBRE (2024) de Tim Fehlbaum, présenté en avant-première mondiale à Venise et nommé aux Oscars ainsi qu'aux Golden Globes dans la catégorie Meilleur film. Il apparaît également dans OMAHA (2025) de Cole Webley, présenté en première mondiale au Festival de Sundance. On le retrouvera prochainement dans THE BRIDE! (2025) de Maggie Gyllenhaal, une relecture du mythe de Frankenstein, où il donne la réplique à Jessie Buckley, Christian Bale, Jake Gyllenhaal, Penélope Cruz et Peter Sarsgaard, ainsi que dans THE MASTERMIND (2025) de Kelly Reichardt. Il joue également dans la série The « Agency » (2024).

On a pu le voir dans PAST LIVES - NOS VIES D'AVANT (2023) de Celine Song, PSYCHO THERAPY: THE SHALLOW TALE OF A WRITER WHO DECIDED TO WRITE ABOUT A SERIAL KILLER (2024) de Tolga Karaçelik, DAY OF THE FIGHT (2023) de Jack Huston, LaROY (2023) de Shane Atkinson, BIG GEORGE FOREMAN (2023), SHOWING UP (2022) de Kelly Reichardt (présenté à Cannes), ou encore CALL JANE de Phyllis Nagy (Sundance 2022).

John Magaro joue un rôle secondaire dans MANY SAINTS OF NEWARK – UNE HISTOIRE DES SOPRANO (2021), préquelle de la série culte « Les Soprano », qui marque ses retrouvailles avec David Chase. Il retrouve également Kelly Reichardt pour FIRST COW (présenté à Telluride 2019 et à la 70e Berlinale). En 2020, le film est désigné Meilleur Film par le New York Film Critics Circle Awards et figure dans le Top 10 du National Board of Review. Il est nommé aux Gotham Awards pour ce rôle.

John Magaro figure aussi au générique de THE BIG SHORT : LE CASSE DU SIÈCLE (2015) d'Adam McKay, dont le casting est récompensé par le National Board of Review et le Palm Springs International Film Festival en 2015. Il est également nommé, avec le reste de la distribution, aux Critics Choice Awards et aux SAG Awards.

Sa filmographie comprend aussi : THE FINEST HOURS (2016) de Craig Gillespie, CAROL (2015) de Todd Haynes, INVINCIBLE (2014) d'Angelina Jolie, NOT FADE AWAY (2012) de David Chase – pour lequel il reçoit le Hollywood Spotlight Award –, LOVE AND OTHER LESSONS (2012) de Josh Radnor, DOWN THE SHORE (2011) de Harold Guskin, MY SOUL TO TAKE (2010) de Wes Craven, THE BOX (2009) de Richard Kelly, LONG LEGS, SHORT LIES (2008) de Brett Simon, LA VIE DEVANT SES YEUX (2007) de Vadim Perelman, et À VIF (2007) de Neil Jordan.

À la télévision, John Magaro apparaît notamment dans « Umbrella Academy », une adaptation de la bande dessinée de Gerard Way, dans la série Amazon « Jack Ryan » de Tom Clancy aux côtés de John Krasinski, ainsi que dans « Crisis In Six Scenes » avec Rachel Brosnahan, Miley Cyrus et Elaine May. Il tient des rôles récurrents dans des séries telles que « Orange Is the New Black », « The Good Wife », ou encore « L'Honneur d'un Marine » avec Kevin Bacon. Il apparaît également en guest-star dans des séries comme « New York : Unité Spéciale », « Person of Interest », « Body of Proof », « New York Police Judiciaire » et « Conviction ».

Au théâtre, il incarne Joe Papp dans « Illyria » de Richard Nelson, au Public Theater. Il a fait ses débuts à Broadway avec un remarquable second rôle dans une nouvelle mise en scène de « The Front Page » de Scott Rudin, dirigée par Jack O'Brien. Il joue aussi le rôle principal dans « Tigers Be Still », une pièce écrite par Kimberly Rosenstock mise en scène par Sam Gold pour la Roundabout Theatre Company. Il fait également partie de la distribution de « Good Television » de Rod McLauchlan, dans une production de Bob Krakower à l'Atlantic Theater Company.

Michael Chernus (Michael Watts)

MICHAEL CHERNUS est surtout connu pour son rôle de Cal Chapman dans la série Netflix « Orange Is the New Black ». Il s'est également illustré dans le film de super-héros SPIDER-MAN: HOMECOMING (2017) et la série d'Apple TV+ « Severance », dont la deuxième saison vient tout juste de sortir. En 2023, il tient l'un des rôles principaux de la mini-série thriller récompensée par Peabody Award « Faux-semblants », aux côtés de Rachel Weisz. On peut actuellement le voir incarner Dave von Ronk dans le film de James Mangold sur Bob Dylan, UN PARFAIT INCONNU (2024), avec Timothée Chalamet, Edward Norton et Elle Fanning.

Chernus est né à Rocky River, dans l'Ohio. Michael Chernus est diplômé du département d'art dramatique de la Juilliard School. Acteur de théâtre reconnu, il s'illustre dans de nombreuses productions et reçoit un Obie Award en 2011 pour son travail, ainsi qu'une nomination au Lucille Lortel Award pour sa performance dans « In the Wake » de Lisa Kron au Public Theater à New York. Il partage la scène avec David Hyde Pierce dans Close Up Space, produit par le Manhattan Theatre Club au New York City Center. Il vient de se produire dans « Lips Together, Teeth Apart » au Second Stage Theatre, aux côtés d'America Ferrera.

Au cinéma, on l'a vu dans MEN IN BLACK 3 (2012), CAPITAINE PHILLIPS (2013), JASON BOURNE : L'HÉRITAGE (2012) et JACK AND DIANE (2012). Il apparaît plus récemment dans WELCOME BACK (2015), THE DINNER (2017), THE MEYEROWITZ STORIES (2017), THE KINDERGARTEN TEACHER (2018) et LOUPS-GAROUS (2021). Il joue aussi dans les séries « Manhattan », « American Patriot », « Easy », « Tommy » et « Prodigal Son ». Il a été choisi pour jouer le rôle principal dans « John Wayne Gacy : Devil in Disguise », une série Peacock attendue cette année.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

Ido Fluk (Réalisateur et scénariste)

Salué par Variety comme « un talent à suivre de près », Ido Fluk a coécrit et réalisé THE TICKET (2017), en compétition officielle au Festival de Tribeca, ainsi que NEVER TOO LATE (2011), présenté à Édimbourg et couronné du Regard d'Or au FIFF. Il travaille actuellement sur la série « Empty Mansions » pour HBO aux côtés de Joe Wright, ainsi que sur le thriller judiciaire 24 HOURS IN JUNE avec James Schamus. Diplômé de la Tisch School of the Arts (NYU), il réside à New York, où il a jadis fait partie de plusieurs groupes de musique – une époque révolue, dit-il.